

Les pensées de mes pensées

Pierre Casas

Table des matières

Préface	5
I. Je ne travaille pas sur mon mémoire mais l'idée du mémoire me travaille.	6
II. Quelques mots et quelques idées sur le cinéma et la réalité	10
III. Sur le chemin du retour	16
IV. James Joyce et le monologue intérieur	20
V. Le schéma de la réalité	26
VI. Le cycliste et le petit bout de papier.	32
VII. Une histoire de scénario, une histoire de scénario	38
VIII. Ainsi le monde est à l'intérieur de notre esprit, lequel est à l'intérieur du monde	42
IX. L'évasion	48

Préface

Par Nicolas Blanc (Singe)

La fragilité dans la fragilité et le média dans le médium. Qui est l'artiste sinon un scribe, penseur marginal, messenger et fonctionnaire, représentant de l'art dans l'art ? Ermite néo-contemporain, avec pour mission de contourner les obstacles, diluer les limites, mettre en forme le rêve être attentif à l'écriture, détruire prématurément toute possibilité d'entente, questionner la modernité, interroger l'acteur en action dans chacun d'entre nous.

En finir avec l'informe néo-néo-contemporain ou le contemporain néo-informe pour ressourcer, réactualiser la pensée cartésienne et assembler les pièces de cette expérience qu'est la pratique, expérience elle-même impalpable, pratiquement impropre à la consommation, si ce n'est en tant qu'objet détourné de son objectif, qu'acteur dans le film.

Circonscrire le créateur à son contexte, tel est le chemin d'une éducation parallèle, souterraine et imperceptible. Tâche imprescriptible imposée au créatif, celui-ci doit s'arroger le droit d'user de son instinct afin de pallier à une hypothèse : celle de la dégénérescence de l'artiste dans l'artiste et de la déliquescence du rêve. Par une sorte d'inception propre à toute réalité parallèle créée de l'inconscient d'un cerveau malade, le travail doit s'imbriquer dans cette pseudo-réalité pour mieux l'exploiter. Faire usage du crypto-subconscient et de la sous réflexion (introspection par la méthode) peut amener à percevoir d'autres réalités, d'autres hypothèses.

Je ne travaille pas sur mon mémoire mais l'idée du mémoire me travaille.

Le Mardi 8 Novembre 2016, 19h35 : à bord du train en direction de Caen.

Je repense à mon travail, aux dernières vidéos que j'ai faites, au lien qu'il peut y avoir avec mon puzzle. La vidéo parle encore d'elle-même, il faut que je sorte de cela, il faut que je trouve des aspects à mélanger à leurs formes, que je crée des scénarios qui les amènent autre part et accompagnent leurs réflexions sur la vidéo. Il me questionne sur ma prochaine vidéo, je n'ai pas encore monté celle des histoires de films imaginaires, je ne sais même pas si j'ai fini de la tourner. J'ai réécrit le texte pour mes pensées numérisées, sûrement ma prochaine vidéo. Mais il faut que je me concentre sur le présent d'abord, sinon je n'avancerai pas. Je remarque que mon travail, passé, présent, et futur est en quelque sorte mélangé, et je n'arrive pas à les dissocier. Il ajoute que ce n'est pas le cas uniquement pour mon travail, mais pour à peu près tout ce que je fais. Particulièrement pour mes idées, elles s'organisent de façon chaotique. C'est sûrement pour ça que je n'arrive pas à faire le point. On se questionne ensuite sur cette notion d'entrecroisement des idées, des pensées, des choses immatérielles. Jusqu'où les choses peuvent s'emmêler, s'intriquer. Dans la réalité, il y a des barrières qui nous empêchent de voyager à notre gré au travers du temps et de l'espace, mais dans la pensée les barrières s'effacent. Le rêve est un bon exemple, le temps et l'espace s'y mélangent. Il me reparle alors de *L'année dernière à Marienbad*. Il me raconte encore la fois où il a rencontré Resnais dans le train. Je réécoute cette histoire en essayant de trouver la nouveauté dans cette version qui ne me semble pas plus convaincante que les précédentes. On décide alors d'aller à sa rencontre pour éclaircir cela

avec lui. Nous quittons nos places et traversons les wagons à sa recherche. Nous traversons quelques couloirs et portes et nous l'apercevons, assis devant un livre comme dans l'histoire. Nous prenons alors les places libres sur la banquette, en face de la sienne, et j'entame la conversation.



Nous traversons quelques couloirs et portes et nous l'apercevons, assis devant un livre comme dans l'histoire.

Prisonnier

Dans un de mes rêves j'ai rencontré un homme qui m'a parlé de la réalité. Lui n'existait que dans l'espace du rêve. Il voulait faire l'expérience de voyager dans la réalité, mais ne pouvait pas y accéder. Je lui ai demandé s'il pouvait se réveiller, il m'a dit qu'il ne dormait pas. J'ai pris conscience que j'avais la possibilité de passer d'un espace à l'autre. Pour lui, la réalité est un espace fermé et inatteignable où les choses se déroulent de façon étrangement linéaire. Si tu n'y es pas présent dès le début, tu ne peux pas y accéder. En me réveillant j'ai continué de penser à lui, bloqué de l'autre côté. Parfois je me demande s'il m'a oublié.

Quelques mots et quelques idées sur le cinéma et la réalité

Le mardi 8 Novembre : à bord d'un train en compagnie d'Alain Resnais

- Excusez-moi, vous êtes M. Resnais ?
- Bonsoir, vous me cherchiez ?
- Je cherche quelques réponses, vous allez peut-être pouvoir m'aiguiller.
- Si c'est à propos de mes films je vous arrête tout de suite, je ne vais pas pouvoir répondre.
- Non c'est à propos des miens, j'ai besoin d'être rassuré.
- Vous n'avez pas besoin d'être rassuré si vous faites des films, vous avez besoin qu'on vous bouscule dans tous les sens, que l'on vous cogne contre les murs, vous ne pourrez pas faire grand-chose si vous êtes sûr de vous.
- C'est que je ne suis sûr de rien.
- Et bien, c'est une bonne chose, il n'y a pas de quoi s'inquiéter, soyez rassuré.
- Je n'y arrive pas, avec toutes ces réalités, j'ai besoin de trouver un moyen de les différencier, je me suis un peu perdu.
- Les réalités ? Certes le cinéma est un bon outil pour voyager entre, mais pour trouver son chemin, j'en doute encore.
- J'essaie de faire rentrer la réalité à l'intérieur de celle des films.
- La réalité ? Mais laquelle ? Celle-ci ? Faire rentrer une réalité dans une autre n'est pas évident, le plus aisé reste de les emmêler, de les faire dialoguer, que les choses se passent entre les deux univers, instables .
- J'ai avec moi une histoire, mais elle ne se fixe pas dans un temps, ni dans un espace c'est juste quelques morceaux décontextualisés.
- Il n'est pas trop tard pour faire du montage.
- Je vois... J'aime cette idée de faire cohabiter les univers entre

eux. J'ai une séquence en tête dans *Muriel ou le temps d'un retour*. Alphonse est en train de parler, je ne sais plus exactement ce qu'il dit, il est seul dans l'appartement de Muriel et l'image nous montre Muriel dans la rue en train de vivre autre chose.

- Oui, ce n'est pas l'appartement de Muriel, c'est l'appartement d'Hélène, [Resnais explique la séquence]

Mince, Muriel est effectivement un personnage fictif, j'ai confondu des espaces de réalité, les imbrications de fiction ne se rangent pas correctement dans ma mémoire.

- Jean-Luc Godard utilise souvent ce type de procédé, me vient en tête un autre passage dans *Grandeur et décadence d'un petit commerce de cinéma* où trois personnages sont assis autour d'une table, deux discutent ensemble et l'autre lit un texte à voix haute. Les deux discussions se chevauchent. Et acoustiquement les deux discussions cohabitent.

- Je pensais que tu allais me parler de *Week-end*. Vers le début, Corinne récite tout un texte qui est inaudible à cause de la présence de l'ambiance sonore anormalement élevé.

Je n'ai plus en tête ce nom de personnage, j'ai peur de confondre Corinne avec le personnage principal du film. Ce que j'ai aimé dans Week-end c'est la séquence avec la cabine téléphonique, « allô allô tu m'entends ? » Et ce personnage qui critique le film dans lequel il est.

- Dans *Week-end* justement, un personnage tient une réplique qui m'a marqué : « on ne fait que des rencontres bizarres dans ce film » On pourrait dire que plus les repères s'effacent plus les séquences flottent dans une abstraction spatiale et temporelle. [...]

Je ne me souviens plus des réponses de Resnais à cet endroit de la conversation, mais plus tard il a essayé de m'expliquer un concept qui l'enthousiasmait et que j'ai eu du mal à saisir.

- Un peu comme une bifurcation qui apporte de nouveaux éléments sans dénaturer l'histoire.

- C'est pas la première fois que ça me le fait, quand je comprends quelque chose qui va au-delà de ce que je connais déjà, un sentiment agréable m'apparaît mais quand je veux ensuite l'expliquer je m'aperçois que je ne l'avais pas encore bien saisi.

- Oui, il y a des idées qui parfois vont plus loin que les mots, et deviennent difficilement saisissables. Des idées qui vont rester à vie des petits brouillons mentaux.

- C'est une situation frustrante, parce que quand on arrive à en atteindre un petit bout, on voit qu'il y a une force puissante à l'intérieur, mais impossible à posséder.

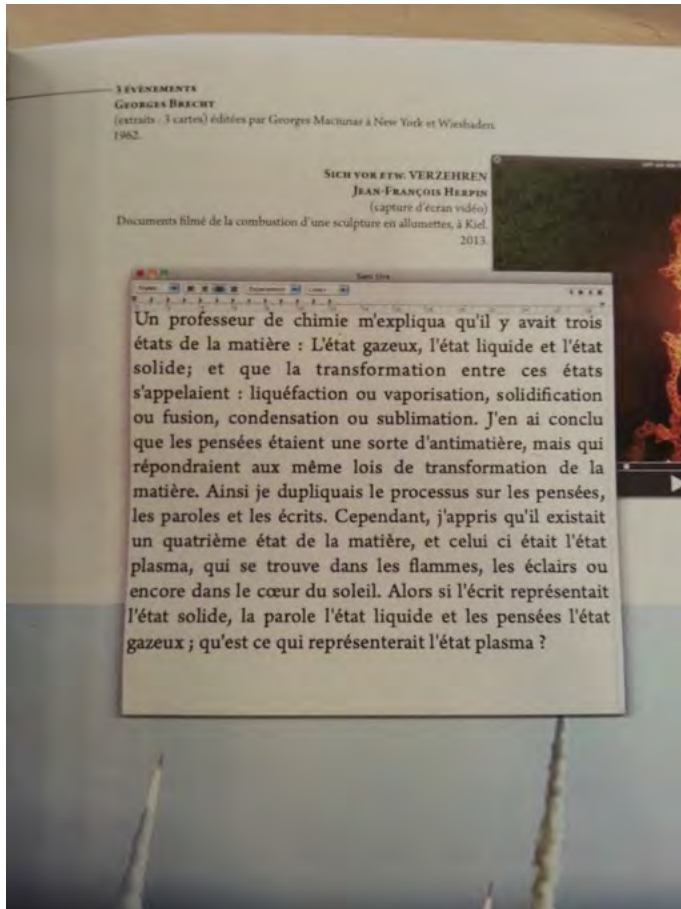
Je me suis rendu compte à ce moment que c'était précisément le même problème auquel se confrontait mon travail.

J'ai essayé de faire le compte de toutes les fois où j'avais rencontré ce problème, de voir si j'avais déjà réussi à le résoudre pour autre chose, si j'avais des pistes.

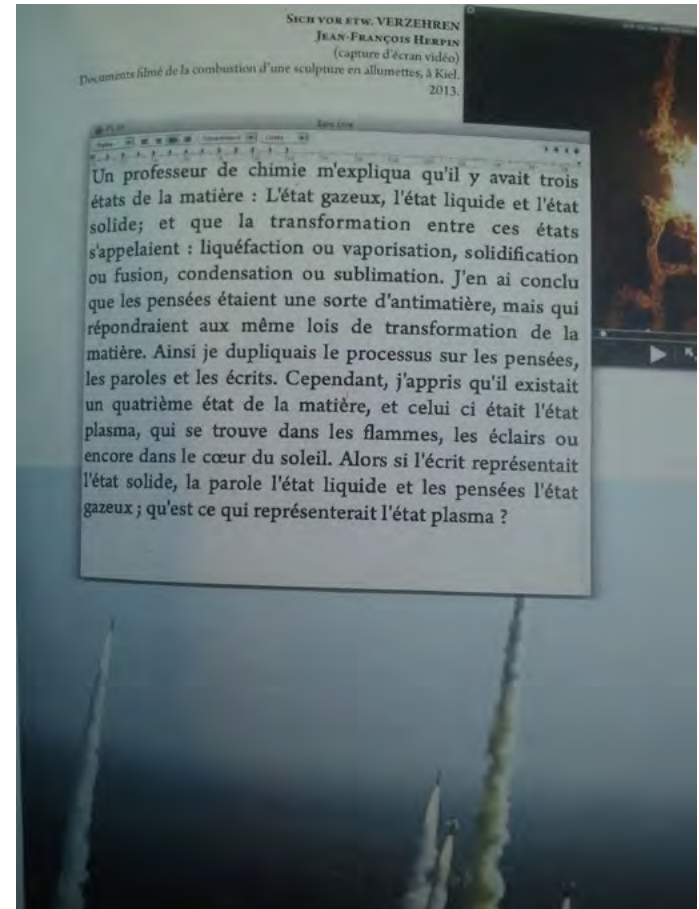
Une fois encore j'ai lâché la conversation, et je ne sais plus si on a parlé de ça ensemble, mais je me souviens être arrivé à la conclusion que cette matière mentale instable était un bon outil.

L'état de la matière, le petit bouillon mental

Il y a deux ans, j'ai parcouru les mémoires des étudiants de cinquième année, pour voir ce qui allait m'attendre deux ans plus tard. Je me rappelle d'un passage que j'avais beaucoup aimé dans celui de Jean-François Herpin. Dans un petit paragraphe, il parlait des états de la matière, le solide, le liquide et le gazeux, qui pour lui pouvait entrer en relation avec les états des idées. Le solide représentait l'écriture, le liquide, la parole, et le gazeux, la pensée. Ensuite, il expliquait qu'il avait appris l'existence du quatrième état de la matière : le plasma mais qu'il n'était pas parvenu à faire de comparaison avec. Cette question m'est restée dans la tête, puis au début de cette année, je suis allé rechercher le texte, que j'ai relu et photographié pour le retenir. Maintenant en explorant un peu plus mes idées j'ai découvert que cet état plasmique, ce bouillon intense de molécules correspondrait sûrement à ces idées qu'on essaie de saisir, de penser mais que l'on ne peut atteindre.



04/10/16 : Théorème, Mémoire de J.F. Herpin,
Au début de cette année, j'ai pris une photo de ce texte que j'ai relu, et que j'ai voulu conserver.



24/02/15 : Théorème, Mémoire de J.F. Herpin,
En regardant mes anciennes photos je suis retombé sur ce texte que j'avais déjà sauvegardé il y a deux ans, mais qui s'était perdu entre toutes les autres images.

Sur le chemin du retour

Le mardi 8 au soir : à la sortie du train

Après avoir salué Resnais, on descend de la rame et, sur le quai, nous parlons de notre rencontre. Il me dit qu'il doit visionner à nouveau *L'année Dernière à Marienbad*, parce qu'il ne se souvient plus de quelques passages que l'on a cités. Comme nos routes se séparent à la sortie de la gare, nous nous souhaitons bonne nuit et nous nous quittons.

En commençant à marcher, je repense à la séquence où le personnage raconte une blague, il pose une question sur un voleur mais pas de réponse, la scène est coupée juste à ce moment. Non, ce n'était pas dans *L'année Dernière à Marienbad*, ce n'était même peut-être pas dans un film de Resnais. Mais je ne sais plus à quel film elle appartient. Je regarde l'heure sur l'horloge de la gare, c'est toujours des horloges à aiguilles dans les gares, c'est étrange, je me demande si c'est pour une histoire de style ou si les gens continuent de lire plus facilement avec des aiguilles. C'est mieux pour avoir une représentation fractionnable du temps mais en même temps c'est un concept assez intégré pour ne pas avoir besoin de le faire. Je traverse la rue et j'hésite à prendre le bus, est-ce que ce sera plus long, je vais regarder à quelle heure il passe, à 56'', ça fait combien de temps ? Mince. J'ai lu l'heure il n'y a même pas un instant mais je ne m'en rappelle plus. C'est à cause des aiguilles. De toute façon j'ai envie de marcher. Je commence à monter la rue. [...] cette rue est raide et épuisante, j'arrive en haut à bout de souffle, je me souviens de la séquence de tout à l'heure c'était dans un film

¹ Je ne sais plus si j'ai coupé ce passage ou si je ne l'ai jamais écrit, en tout cas il y a un trou.



Ne vous donnez pas la peine de lire l'heure, elle ne correspond pas à cette réalité.

de Godard. C'est étonnant de voir une boulangerie encore ouverte à cette heure-ci, « chez Davy Byrnes » Je vais m'y arrêter je commence à avoir faim. Je n'ai rien pris à manger pendant le trajet en train. À la porte de la boulangerie, je croise un homme en mackintosh qui en sort. J'entre.

Après avoir acheté un sandwich au fromage, je m'installe sur une table et le boulanger repart dans l'arrière-boutique. L'ambiance est calme, juste le bruit du frigo à boissons. Je remarque un journal posé sur la chaise de la table voisine. Je le ramasse pour le feuilleter brièvement. Mince, les mots croisés sont déjà résolus. Je le repose. Quel est le fromage dans mon sandwich ? Il n'a pas le goût de fromage. Le journal est exclusivement en noir et blanc, ce n'est pas très commun. Je penche la tête, mais comme je l'ai reposé, on n'en voit pas le titre. Soudain la porte s'ouvre. L'homme en mackintosh de tout à l'heure rentre. Il cherche son journal. Je lui demande :

- Vous cherchez votre journal ?

- Votre sandwich est au fromage ?

- Oui

- Il n'en a pas le goût, non ?

Il s'assoit à côté de moi, et saisit son journal.

- Je me présente : James Joyce.

Dans la voiture, en route pour Bruxelles, plus tôt dans l'année

On parlait de mon travail. J'essayais de l'expliquer à quelques passagers, et me perdant dans ce que je racontais, Charlotte raconte une expérience de mémoire qu'elle a vécu. Elle l'explique, c'est quelque chose, comme un souvenir, à chaque fois qu'elle y pense, elle pense à la dernière fois qu'elle y a pensé, mais cette dernière fois, elle était en train de penser à la fois d'avant. Et les souvenirs s'imbriquent jusqu'à l'oubli, parce qu'au final, elle ne se souvient plus de quoi il s'agissait à l'origine, il ne reste plus que les contextes, et peut-être une sensation.

Cette expérience je ne l'ai jamais vécue personnellement, j'ai mis un peu de temps à comprendre son explication, mais j'ai tout de suite trouvé ça intéressant. En y repensant, je continue à véhiculer ce souvenir, qui n'est pas le mien, sans savoir d'où il vient ni de quoi il est né. Comme un virus qui m'a contaminé. La dernière fois que j'y ai pensé, je me suis dit que j'allais en parler dans mon mémoire.

James Joyce et le monologue intérieur

Le soir : dans la boulangerie

- Vous êtes venu rechercher votre journal ?
 - J'étais venu pour manger quelque chose.
 - Oui, je vous ai vu ressortir tout à l'heure, vous aviez oublié votre journal
 - On se connaît peut-être, votre esprit me dit quelque chose.
 - J'ai lu quelques livres, mais je me serais souvenu si ce n'était pas notre première rencontre.
 - Alors je vous ai sûrement croisé dans un rêve.
 - Comment cela ?
 - On croise souvent des gens que l'on connaît dans les rêves. Parfois on y fait aussi des rencontres, c'est dans ces moments qu'on a dû se croiser.
 - Je pense que je n'aurais pas oublié notre rencontre pour autant.
 - C'est moins évident, au réveil vous avez pu oublier le rêve. Mais si vous voulez vous concentrer, peut-être pourra t-il ressurgir.
- Je m'efforce de me rappeler mais aucune image ne me vient*
- Vous avez des indices quant au lieu de notre rencontre ?
 - Ah non, je risquerais de vous influencer. C'est votre rêve, pas le mien.

Je commence à avoir quelques images : une table, un journal, une odeur de pain et de fromage.

(toujours Joyce)-À vous voir réfléchir, je me souviens d'un rêve plus récent : j'étais avec un ami, qui avait mon livre dans la main, et il me complimentait sur celui-ci.

Je vois maintenant sur la table le livre « Ulysse », à côté du journal.

(toujours Joyce)-Je lui raconte alors que je me suis inspiré de lui pour un des personnages, et qu'une séquence a été particulière-

ment ardue à écrire à cause de la difficulté que j'ai eu à imaginer son comportement. Et en le questionnant sur la véracité de l'attitude de son personnage, il n'a pas pu me répondre.

Oui, nous étions dans Dublin, je me figure maintenant l'intérieur d'un Pub, non je ne suis jamais allé à Dublin.

(Toujours Joyce)-Vraiment étonné qu'il ne se soit pas reconnu, je lui pose d'autres questions, et je ne tarde pas à comprendre qu'il ne l'avait pas lu.

J'entends maintenant un air de piano, pas loin je vois quelqu'un jouer aux échecs, la serveuse passe à côté et demande notre commande. Joyce commande un café viennois.

(Serveuse)-Et pour vous ?

- Je n'ai pas fini mon sandwich

(Joyce)- Apportez-nous aussi quelques scones. Enfin pour finir, je m'apercevais petit à petit qu'il ne m'avait pas lu, ni lui ni personne. On parlait de moi mais sans m'avoir lu.

- Il me semble pourtant vous avoir lu, au moins partiellement.

J'avais lu Joyce, ou même un morceau de lui à travers Ulysses.

- Fatalement, quand on fait vivre des personnages à travers son écriture, on engage une partie de soi à l'intérieur.

J'ai pensé à son personnage qui dans mon histoire allait s'accaparer une partie de moi.

David Byrne

En cherchant Davy Byrnes sur internet, j'ai trouvé un pub qui porte toujours ce nom. Je suis également tombé sur une vieille peinture de Harry Kernoff représentant une devanture à travers la vitre d'une autre boutique. L'image m'a plu et plus tard j'ai décidé de l'utiliser pour illustrer mon trajet. Je suis allé la rechercher et en la regardant à nouveau je me suis aperçu que j'avais manqué un personnage à ma première approche. Puis encore plus tard, j'ai remarqué que les couleurs n'étaient pas comme dans mon souvenir. Je suis donc allé vérifier si la reproduction n'était pas trop mauvaise, et j'ai compris qu'il y avait deux versions de cette image, possédant entre elles quelques différences. Les deux sont titrées et datées pareillement, mais en voyant que les personnages n'ont pas la même place, je me dis qu'elles ont quand même dû être faites à quelques secondes d'écart.



David Byrne, dans une toute autre histoire

Harry Kernoff - Davy Byrne's Pub, Duke Street, (From the Bailey, Dublin), 1941

Le Réel et son double

Je suis dans la bibliothèque et je cherche le livre qu'Isabelle m'a conseillé, il est actuellement disponible et indexé en 194 ROS. Je le cherche à travers les étagères, je tombe sur les 194, puis ROS, trois livres de Clément Rosset. Je prend celui qui m'intéresse et retourne m'asseoir, mais je m'aperçois que je n'ai pas le bon ouvrage en main. Je regarde à nouveau la base de données. Il y a deux livres de l'auteur assez similaires, et les deux sont actuellement disponibles. Je retourne vers l'étagère, mais le livre que je cherche n'y est pas. Je préviens la bibliothécaire, qui me conseille de chercher plus largement voir s'il n'est pas mal rangé. Je regarde aux alentours mais en vain. Je réitère ma demande. La bibliothécaire me questionne sur le titre. Je lui dis que je cherche « Le réel et son double » de Clément Rosset, mais que je n'ai trouvé que « Le Réel » du même auteur. Elle me dit de chercher dans le chariot des livres rentrés récemment, juste en face de l'étagère 194. Je me retourne et entre quelques autres livres, je trouve enfin « Le réel et son double »

Si j'avais pu lire le livre avant de le chercher, je me serais rendu compte qu'en cherchant le double du réel je cherchais en fait le réel lui-même auquel j'essayais d'échapper.



David Byrne, quelques secondes plus tard

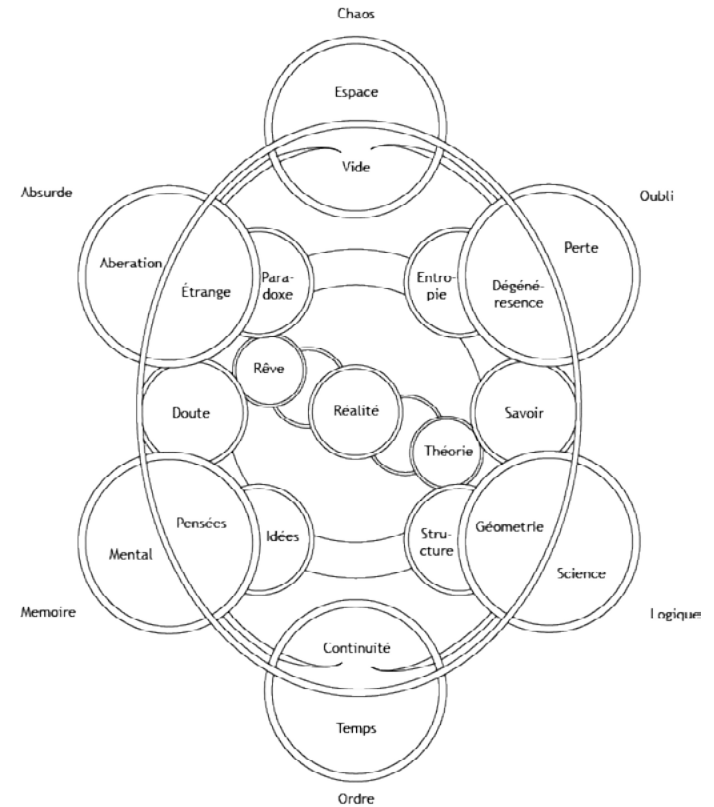
Harry Kernoff - Davy Byrne's Pub, Duke Street, (From the Bailey, Dublin), 1941

Le schéma de la réalité

La nuit : au même endroit

James Joyce est parti et je ne peux sortir de ma tête les nombreuses idées abordées, de nouvelles questions me viennent, en fait de nouveaux ponts se forment entre plusieurs aspects de l'univers que j'ai explorés récemment. Je ne sais pas si c'est à cause de cette conversation très chaotique, mais toutes mes idées autour de la réalité commencent à s'organiser dans la tête, je prends alors mon feutre dans ma poche et commence à tracer des cercles sur la table représentant des états ou des concepts. Petit à petit ils se placent les uns par rapport aux autres : l'espace, l'oubli, l'ordre, les pensées, le doute, les rêves...

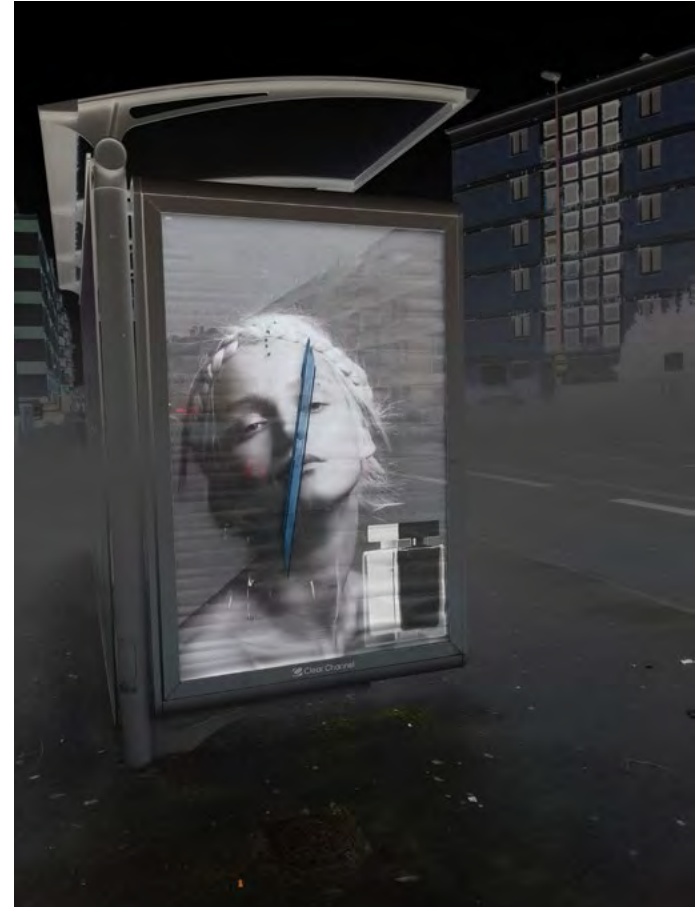
J'arrive à dessiner un schéma bien organisé, et qui regroupe les forces qui me travaillent le plus, mais je ne vais pas pouvoir l'emporter, la nappe de la table est en tissu. Si seulement j'avais mon carnet pour le recopier, ou si Joyce avait laissé ici son journal. Mais je n'ai pas mon sac sur moi. Mon carnet, je l'ai rangé dans la poche de mon manteau. Je vérifie. Effectivement il y est toujours, rassuré, je le sors et recopie le schéma sur une des pages.



Assez content de moi, je me mets à feuilleter mon carnet et je tombe sur l'histoire de l'homme et la brèche que j'avais écrite quelques pages plus tôt. Je me demande si je peux y retrouver les concepts de mon schéma à l'intérieur... Je le relis, ce texte est différent maintenant. Il a plus de sens. Je me demande si c'est à cause du schéma, ou de la conversation. Un peu bouleversé je me lève, je range mon carnet, je range ma chaise, j'enlève les miettes de la nappe, et, il me semble, j'oublie de déposer un billet sur le comptoir avant de quitter le lieu.

Cette balade après le train

Je ne l'ai pas vraiment vécu ce passage, mais j'en ai fait l'expérience par la pensée, je me déplaçais vraiment à l'intérieur d'espaces que je connaissais, partiellement issus du réel et que je complétais et reliais par l'imagination. Cette image de l'horloge par exemple, je l'ai vue en pensée mais je ne pouvais pas lire l'heure dessus, c'est pour cela que je n'ai pas pu la retenir, elle n'indiquait pas l'heure mais juste l'objet horloge qu'elle était, comme dans les rêves où ne sont définis que les détails auxquels l'on s'intéresse. Ensuite j'ai retrouvé la séquence de film plus tôt et j'ai vu la boulangerie, mais la boulangerie était déjà définie au début du texte quelque part dans ma tête parce que c'est là que je devais rencontrer Joyce, c'est là que je devais me diriger sans le savoir. Plus tard je suis revenu sur le texte pour changer quelques détails et rajouter des passages, d'ailleurs je crois que j'ai oublié mon sac dans le train, ou sur le quai.



En sortant de la boulangerie, cette image, qui m'a fait penser à Man Ray

Le Palace Mental

On sortait de sa maison, je ne sais pas si j'ai parlé de ma mémoire à ce moment-là, mais il a voulu m'expliquer un concept, qu'il a appris, et qui apparemment lui est fort utile : Le palace mental.

C'est une méthode pour aider la mémoire à archiver des données. Basée sur la facilité qu'a la mémoire humaine, à enregistrer des espaces ou des lieux, le palace mental consiste à se servir de cette faculté en y liant des informations. Par exemple, on peut apprendre un poème, ou une démonstration de mathématiques en associant chaque partie de celui-ci à un objet, que l'on place mentalement dans un lieu. Ainsi pour réciter le texte, il suffit de refaire le parcours mentalement et d'extraire les informations stockées. Le principe m'a plu et j'ai tout de suite demandé un exemple pour juger de son pouvoir. Il m'a dit qu'il ne s'en servait pas pour un texte ou une information en particulier, mais bien plus globalement. Toutes les informations qu'il possédait, tout son savoir, toutes ses expériences, étaient stockées à l'intérieur d'un unique palace mental, une maison qu'il avait divisé en plusieurs parties, chaque pièce y abritait des thèmes, chaque objet des sous thèmes, et la puissance de l'imagination faisait en sorte que certains éléments pouvaient encore s'imbriquer à l'intérieur. En quelque sorte il avait archivé intégralement sa mémoire dans ce palace. Uniquement accessible par lui-même, bien protégé de toute intrusion, et laissant le moins possible de choses en sortir pour ne pas donner de clés.



Cette maison, qui n'existe plus qu'au delà du réel.

Ce réel, qui n'existe plus qu'au delà de cette maison.

Le cycliste et le petit bout de papier.

Suite de la nuit : suite de la route

Je marche sur la piste cyclable, et un vélo s'arrête à côté de moi. Le cycliste me salue en m'appelant par mon prénom, je ne vois pas qui c'est.

- Bonsoir,

- C'est étonnant de te croiser maintenant, je pensais à toi tout à l'heure

Oui c'est un ami que je me suis fait pendant une exposition mais où ? Je me souviens plus de son nom.

- J'ai retrouvé un papier dans un manteau, me dit il, un petit papier avec juste une phrase écrite dessus. Un truc comme « The Klingon frowns and replies « sorry I don't understand you²» et des numéros. Alors j'ai retapé la phrase sur internet et j'ai retrouvé l'origine : je l'avais ramassée par terre dans l'expo de Ryan Grander.

Oui c'était à cette exposition, bien sûr, pourquoi je ne m'en rappelle plus.³

- Oui, il y avait une blague avec un artiste et un Klingon dans une étagère à cartel sur le mur, mais je n'avais pas compris ce qu'il indiquait.

- Et bien le petit bout de papier que j'ai ramassé, c'était ça l'œuvre, destinée à être bousculé par les visiteurs du musée.

Je me rappelle de la blague avec l'artiste qui, interrogé par le Klingon, hésitait à lui révéler sa profession, perturbé par le jugement qu'il pourrait subir.

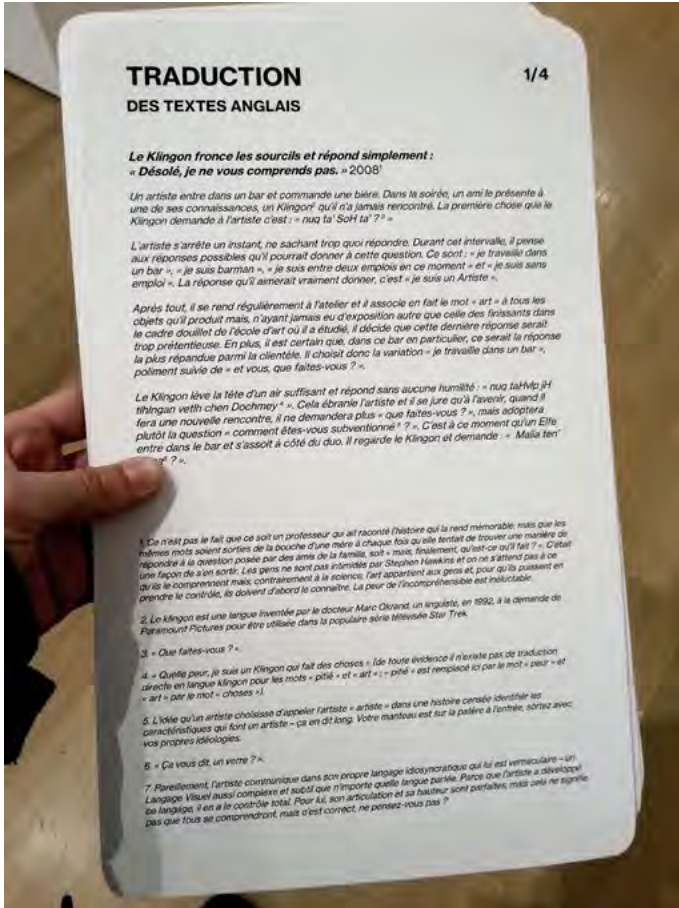
² Le Klingon fronce les sourcils et répond simplement «Désolée, je ne vous comprends pas».

³ C'est à ce moment que je me suis rendu compte que j'avais oublié de payer, ou peut-être plus tard.

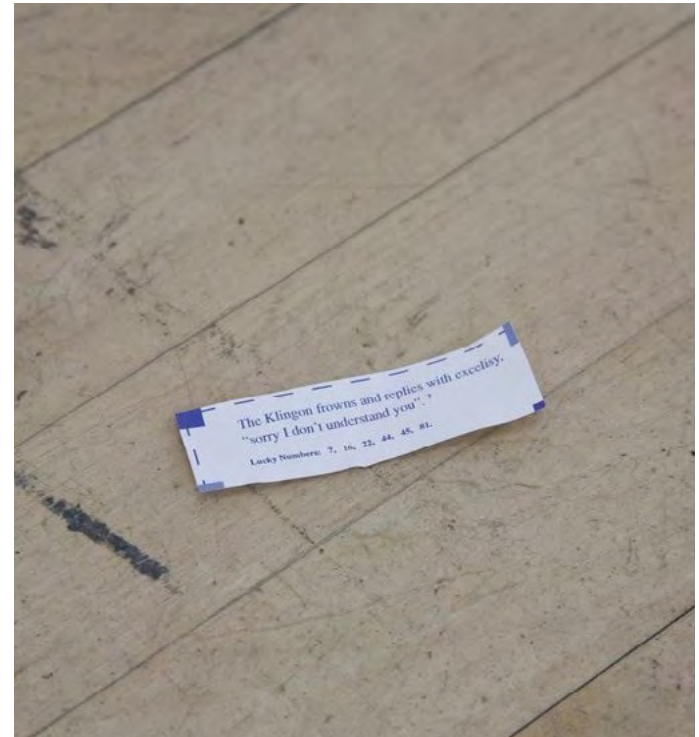
- Alors, tu as l'œuvre avec toi ?

- Oui je pensais que c'était juste un papier oublié, regarde je l'ai là.

Le cycliste, avait avec lui une œuvre de Ryan Grander, un petit bout de papier que personne n'avait remarqué, même pas lui avant aujourd'hui. Avec une petite phrase, qui n'avait aucun sens si on ne connaissait pas la suite accrochée au mur du musée. Mais cette blague m'avait plu, je l'avais prise en photo. Il était content d'avoir le papier, j'étais content d'avoir compris.



La blague du Klingon, dans l'exposition de Ryan Grander, MAC , Montréal, Québec.



un petit bout de papier que personne n'avait remarqué, même pas lui, avant aujourd'hui.

L'Oubli pour son explication

Je suis en train de lire « psychopathologie de la vie quotidienne» en attendant que mon collage sèche. Dans ce chapitre, Freud explique comment certains oublis sont motivés par l'inconscient, qui volontairement entraîne l'oubli pour une raison précise. Afin de faire l'expérience moi-même, je cherche dans ma mémoire le dernier objet que j'ai pu oublier. Je pense à mon écharpe que j'avais voulu prendre pour sortir il y a quelques jours, et que je n'avais pas retrouvée pourtant il me semblait l'avoir vue peu de temps avant. Mon amie me dit l'avoir vue dans la valise, alors je vais pour la chercher mais sans succès, je décide donc de partir sans. Mais plus tard en ouvrant ma valise, je m'aperçois que je n'avais pas cherché dans la mienne mais dans la sienne et que j'étais passé bêtement à côté. Je cherche donc à savoir comment mon inconscient aurait motivé cette erreur de recherche. N'arrivant pas à trouver d'explication, je décide d'aller chercher mon collage et mon manteau, avant que l'atelier ne ferme. Je continue ma lecture. Quelques minutes plus tard, je m'aperçois que j'ai bien emporté mon collage mais oublié mon manteau dans l'atelier. Quand j'arrive à nouveau devant, l'atelier est fermé. Je me demande si cet oubli n'a pas été motivé par le besoin absolu de trouver un nouvel exemple d'oubli dont je pourrais plus facilement trouver l'explication.



Un autre cycliste, à un autre moment.

Une histoire de scénario, une histoire de scénario

La bibliothèque

Après cette rencontre il m'a invité à le suivre, je pensais que l'on allait chez lui. On a marché quelques temps, les rues étaient plutôt vides. On est entré dans une cour d'immeuble, on a monté des escaliers, et traversé une bibliothèque. On s'est assis à une table et on est restés là. Il m'a proposé un thé, il a pris une théière sur un buffet froid, j'entendais le bruit de l'eau chauffer. Je me suis endormi.

Quelqu'un arrive et vient s'asseoir sur le siège juste à côté du mien, je le regarde.

- Qu'est-ce que vous regardez ?
- Quoi ?
- Qu'est-ce que vous regardez ?
- Moi ?
- Oui
- Rien
- Si, je m'excuse mais vous regardiez quelque chose.

Je prétexte de m'être intéressé à son oreille, un peu apeuré par son attitude agressive. Je traverse le quai, j'emprunte les escaliers et quitte la station de métro. Je me demande si ce n'était pas Gérard Depardieu, il lui ressemblait. François rentre dans l'atelier et complimente cette peinture pas encore terminée, cette voiture, encore bleue et orange, comme les vagues, comme les montagnes. J lui ai dit que j'ai rêvé d'un ami, à qui ça fait longtemps que je n'ai pas rendu visite, un rêve étrange, il avait perdu un bras. Émile me demande combien de temps ça fait que je ne l'ai pas vu, je ne réussis pas à lui répondre.

Réaction spontanée, questionnement profond

J'étais avec mon père, et me questionnant sur la nature du fonctionnement entre le cerveau et le corps je lui ai demandé,
- Papa, comment ça marche, pour quand j'ai envie de faire quelque chose dans ma tête, je puisse le faire avec mon corps. Il réfléchit un instant à ma question et me dit «Alors, si je pose un bonbon ici... » Instinctivement, je fis mine de le prendre et de le manger.

« Voilà » me dit-il ensuite, c'est comme ça que ça marche.

Perplexe j'eus la sensation de m'être fait prendre au piège, alors j'ai cherché à expliquer mon comportement, je n'avais pas vraiment mieux compris comment cela s'était produit à l'intérieur de mon cerveau, mais j'avais formulé une réponse spontanément, sans vraiment y réfléchir.

J'ai longtemps gardé ce souvenir, en me posant la question,

« Comment pouvait-il être si sûr de ma réaction ? Comment, en si peu de temps, il avait pu créer un piège infaisable » je m'en suis voulu d'avoir réagi sans réfléchir, si hâtivement. Quelle aurait été l'explication, si je n'avais pas pris le bonbon ?

Puis, une fois, en repensant à ce souvenir, en analysant à nouveau la situation avec plus de recul, je me suis rendu compte qu'il n'avait très certainement pas prévu ma réaction, qu'elle était très bien tombée, car elle lui avait permis d'échapper à une explication assez périlleuse, qu'il n'avait pas préparée, et qu'il aurait dû improviser. L'explication n'avait donc jamais existé.

Avant les vacances ? Avant notre voyage ? Émile me dit que ma mémoire est encore plus chaotique qu'avant, il me demande si je ne serais pas un robot. J'essaie de débrancher le câble mais je n'arrive plus à bouger ma main. Je vois de la vapeur qui sort de ma tasse, une odeur de thé noir envahit la pièce. Raphaël se lève de la banquette, et me passe une feuille.

Je lis le script sur la feuille, Le personnage avance dans la rue pendant que le générique défile, puis il ouvre sa boîte aux lettres de laquelle il sort une enveloppe et une boîte en métal. – ellipse temporelle – Dans sa cuisine, il ouvre la lettre et la lit. – la lettre apparaît à l'image – *un texte à l'écran, et une voix qui le répète, une combinaison de deux univers qui ensemble mènent au même chemin.* Je lui propose donc d'ajouter une photo avec cette lettre.

- Ah oui, une photo d'Ursula, ça pourrait éclairer leur relation.

La photo ne lui parlait pas de la même manière, mais elle allait apporter plus de chose que je ne l'espérais.

- C'est mieux pour l'écran, aussi ça ajoute une réalité.

- Pour donner un visuel supplémentaire ?

La photo proposait déjà un nouveau visuel, une ouverture vers une autre réalité et une explication scénaristique. Sans doute, des spectateurs allaient y découvrir quelques éléments qui nous échappaient encore.

- Oui mais également pour faire dialoguer trois images à l'écran, en même temps que la lecture sonore de la lettre.

La photo allait apporter beaucoup de choses, peut-être que l'image devenait trop chargée, et allait s'écrouler.

- Mais la photo ne pourra pas tenir sur la lettre pendant qu'il la lit.

C'est bien ce que je redoutais, elle ne tenait pas dans l'espace

- Alors il faut placer la lettre sur la table pendant la lecture et la

photo au-dessus.

j'essaie alors de bousculer les choses pour lui trouver une place.

- Au-dessus de la lettre ?

Mais les structures sont solides, elles ne se laissent pas faire.

- Ou à côté.

- Mais pourquoi placerait-il la photo sur la table avant de lire la lettre ? il va juste la regarder

la logique mutait, les propriétés de l'univers se dégradait peu à peu.

- Alors il ouvre la lettre, la photo glisse de l'enveloppe, il la prend et la regarde, la repose sur la table afin de déplier la lettre qu'il pose à côté de la photo pour pouvoir la lire.

Les choses refusaient de s'organiser comme je l'entendais, se complexifiaient. Cette petite image venait perturber l'équilibre de ce qui devait se produire, et chaque correction venait générer un autre obstacle.

Ainsi le monde est à l'intérieur de notre esprit lequel est à l'intérieur du monde

La bibliothèque

Quelques formes se sont superposées, un sentiment désagréable m'est apparu, j'ai relevé la tête, et j'ai émergé dans la réalité de la bibliothèque. J'avais un peu mal à la main, le poids de ma tête avait bloqué la circulation de mon sang. Le cycliste était parti mais un autre homme, assez âgé était en train de parcourir les étagères à la recherche d'un livre. Ma tasse de thé m'attendait, posée sur le bord de la table, avec quelques bouquins à côté. L'homme prend un livre sur une étagère et le déplace sur une autre, puis recommence plusieurs fois, il classe les livres, non il les dé classe, il a l'air de déranger tous les livres, mais il lit les titres, il ne peut pas, il n'a pas l'air d'un bibliothécaire, sinon il ne porterait pas son manteau et son écharpe, à l'intérieur. Et puis il ne fait pas froid, je prends ma tasse et incline la tête pour lire les titres des livres posés sur la table.

- Périphérique, architectes
- Cabanes perchées
- Carnet de note du concours de micro architecture
- Les machines à habiter

Je me demande qui a laissé ces livres ici : cet homme ? Non il n'a pas l'air de s'être approché de la table. Le cycliste ? Je ne sais pas s'il s'intéressait à l'architecture. Ou ce gars qui ressemblait à Gérard Depardieu.

L'homme sort un livre et s'avance vers ma table, il enlève son manteau, retire son écharpe, je me rends compte qu'il s'agit d'Edgard Morin. En remarquant que je l'observais, il me dit bonjour et s'assoit. Visiblement les livres sur l'architecture n'étaient

pas les siens.

En fait, - Je ne sais plus où je suis.

- Pardon ? me dit Edgard Morin.

J'ai dû penser trop fort, ça a réveiller son attention.

- Je ne sais pas où je suis.

- Vous êtes dans la bibliothèque.

- Evidemment... les livres.

- Alors qu'est-ce qui vous embête ?

- Cette bibliothèque, ce lieu, ou cette réalité, je n'arrive pas bien à la saisir.

- Pourquoi ?

- Elle est trop compliquée.

- Non, elle est seulement complexe. Et vous n'avez pas besoin de la saisir, ni de la dissocier des autres, elle marche en adéquation avec le reste.

- Mais je veux la comprendre.

- Justement, pour la comprendre elle doit rester dans son contexte, sinon vous allez seulement la disséquer.

- Alors cette réalité est entre les autres, comme imbriquée mais je n'arrive pas vraiment à en voir ses limites.

- Il vous faut la définir par son noyau, et non pas par ses frontières

- Je dois donc trouver les choses qui pourraient la définir...

J'y ai réfléchi un instant, ça ne peut pas être les lieux, ni vraiment les gens qui s'y trouvent, peut-être qu'il y a des lois qui la définissent, depuis quand j'y suis exactement ?

Non. Ne pas chercher les limites, les noyaux... vous ne pouvez pas m'aider ?

- Oui.

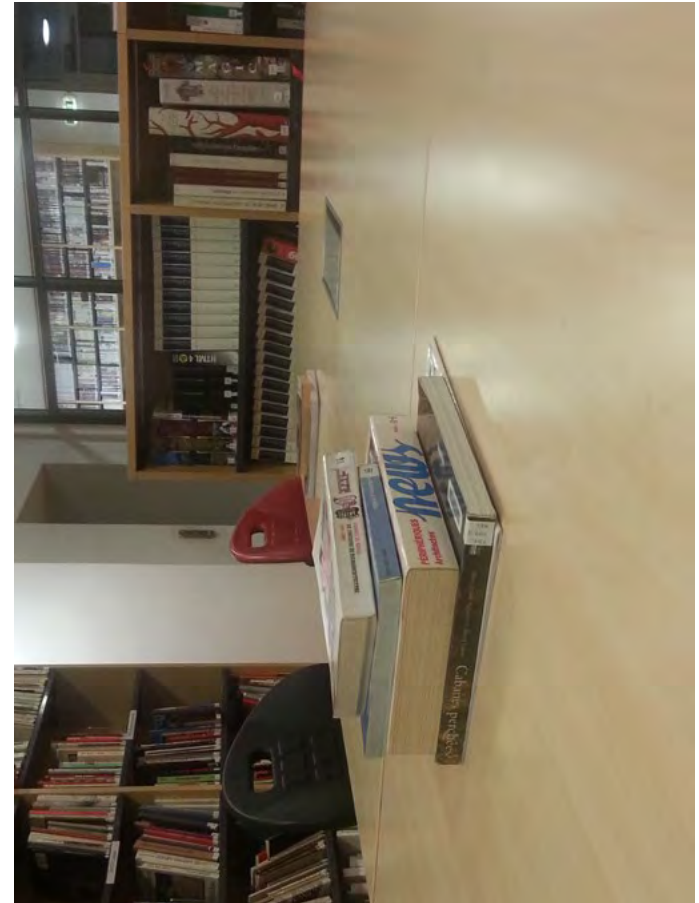
- ... ?

- Oui, je ne peux pas vous aider, puisque c'est votre réalité, c'est

donc vous qui la définissez. De mon point de vue, les choses sont différentes. Je peux cependant vous donner un conseil : vous, sujet qui observez, ne pouvez pas vous dissocier de ce que vous observez.

J'ai pris conscience que la chose principale qui définissait ma réalité était en fait moi-même, mais qu'elle ne s'arrêtait pas là, qu'elle rentrait en contact avec toutes les réalités qu'elle croisait formant des absences de frontière pour se perdre dans l'infini. En partant, Edgar Morin m'a dit « N'oublie pas que la réalité est changeante, n'oublie pas que du nouveau peut surgir et de toute façon, va surgir »⁴

⁴ Edgar Morin, *Introduction à la pensée complexe*, Editions Points, 2005, page 59



Je prends ma tasse et incline la tête pour lire les titres des livres posés sur la table.

Les Planeswalkers

Convié par mes collègues de boulot à une soirée pour jouer aux cartes Magic, je me rends dans la maison de l'un d'eux avec l'enthousiasme de retrouver cet amusement que le jeu avait pu me procurer étant plus jeune. J'entre dans cette grande pièce, rencontre quelques invités et m'assois en compagnie des autres joueurs. Ils sortent des quantités incroyables de decks, et sur la table, entre les bières et les morceaux de gâteaux les cartes commencent à défiler. J'apprends quelques règles que j'ai toujours ignorées mais je reste fasciné par cet univers qu'évoquent (ou invoquent) les illustrations, toujours aussi agréable. Les créatures s'affrontent, les sorts explosent et les stratégies se révèlent doucement. En regardant ma main, je lis une caractéristique qui m'intrigue, «Tant que vous contrôlez un planeswalker Chandra, le Brandon renégat gagne +1/+0 et a l'initiative.». Je demande alors qu'est-ce qu'un planeswalker, et on m'explique que les extensions que j'ai raté ont amené ce nouveau concept. Ce sont des personnages qui sont considérés comme des joueurs, tout en restant sous notre contrôle ils possèdent leurs propres capacités mais peuvent être ciblés indépendamment du joueur. Je comprends ensuite que dans cet univers les joueurs sont considérés également comme des Planeswalkers et qu'ils peuvent manipuler les cartes, les sortilèges appartenant à plusieurs dimensions, pendant la partie. Je continue donc à voyager entre les différents plans que le jeu me propose, découvrant ce nouveau monde, à travers quelques decks que l'on me prête. Jusqu'à ce que plus tard, tous les sorts soient ramassés et que les planeswalkers retrouvent leur simple place d'humain dans cette réalité que j'ai encore du mal à comprendre.



Le guerrier qui est né quand j'étais ailleurs.

L'évasion

Sur le chemin du retour, à l'aube

J'ai bu mon thé, il était froid, j'ai fermé le livre qu'il a laissé sur la table, « L'autre côté » je l'ai rangé au hasard dans la bibliothèque, là où il avait l'air d'être à sa place. Je suis sorti de la pièce, j'ai fermé la porte j'ai descendu les escaliers et je suis arrivé dans la rue. Le soleil s'était levé, je parcours les rues. Il n'y a pas beaucoup de monde dans la rue, je croise un piéton avec une boîte en carton contenant des pâtisseries, l'odeur, que j'imagine peut-être, m'ouvre l'appétit, et je décide d'entrer dans une boulangerie pour regarder les étalages. J'hésite, j'achète une tête de nègre que je commence à manger en marchant. Je passe devant l'hippodrome et m'éloigne un peu de la ville, sur ce chemin que je parcourt, je m'en rappelle. Je repense à mon miroir et à mon image qui se découpait dans ce paysage, je reconnais cet endroit, j'arriverai mieux à l'opposé. Je réussis à relier les chemins, tous les morceaux que j'ai exploré, alors des indices de toutes ces réalités reviennent vers moi, les routes se dédoublent, se multiplient, se chevauchent. Je ne sais plus dans laquelle d'entre elles je suis. Je m'aperçois que je parcours plusieurs espaces. Je me vois là-bas, et je me vois en train de me regarder. Par-là, je marche à l'envers. A certains endroits, je suis immobile, je ne suis pas sûr de comprendre. Mais je mémorise, je mémorise à la fois des différents espaces, et les différentes sensations que j'explore, dans ces lieux et ici, et à tous ces moments mais surtout maintenant. Au fur et à mesure, je m'aperçois que je les connais déjà. Je ne vois plus le temps qui s'écoule autour de moi. J'ai la simple impression de m'écouler moi-même à travers le temps.



Je repense à mon miroir et à mon image qui se découpait dans ce paysage

Ici s'arrête ma perception du monde et je rejoins le moi de l'autre côté du vrai.

Cette conférence dont je pensais qu'elle ne m'intéressait pas

J'essaie de me concentrer sur mon texte. J'aime les conférences pour cet environnement vivant mais silencieux. Pour écrire, je peux être stimulé par plusieurs choses, Chaque petit bruit, petite action de l'espace ou chaque phrase qui s'isole du flux de parole entre en interaction avec mon écrit. Mais ici, il s'agit d'une performance, ou une sorte de performance. Ils essayent, tous les deux de nous apprendre quelques mots pour nous situer dans le temps ou dans l'espace. Comme une explication pour enfant, nous faisant remarquer les utilisations adéquates et les erreurs possibles - « pour désigner l'instant où quelque chose commence j'utiliserai « d'où » ». Ils s'amuse à parler simultanément, comme dans les films où plusieurs temporalités sont enchevêtrées, alors trois temporalités entrent en jeu. Je n'arrive pas à les écouter, tous les deux et à continuer de penser et d'écrire en même temps. Ils m'apprennent ce que je sais déjà mais j'ignore où, quand et comment je l'ai appris. Ce n'est pas un problème, j'apprends ici de nouvelles choses.

Bibliographie

- André Breton, *Nadja*, Editions Folio, 1964, 228 pages
- Sigmund Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Editions Payot (Petite bibliothèque) 1967, 352 pages
- Edgar Allan Poe, *La lettre volée (The Purloined Letter)*, Editions Mille et une nuits, 1844, 53 pages
- Olivier Cadiot, *Fairy queen*, Editions P.O.L., 2002, 97 pages
- Clément Rosset, *Le réel et son double*, Editions Gallimard (NRF Essais), 1986, 136 pages
- Clément Rosset, *Le Réel : Traité de l'idiotie*, Éditions de Minuit, 1977
- Edgar Morin, *Introduction à la pensée complexe*, Editions Points (Essais), 2005, 158 pages
- Robert Bresson, *Notes sur le cinématographe*, Editions Folio, 1995, 144 pages
- James Joyce, *Ulysse*, Editions Gallimard 1922, 710 pages
- Jean-Francois Herpin, *Théorème*, 2015

Filmographie

- Alain Resnais, *L'année dernière à Marienbad*, 1961
- Alain Resnais, *Je t'aime, je t'aime*, 1998
- Alain Resnais, *Muriel ou le temps d'un retour*, 1963
- Jean-Luc Godard, *Grandeur et décadence d'un petit commerce de cinéma*, 1986
- Jean-Luc Godard, *Week-end*, 1967
- Jean-Luc Godard, *À bout de souffle*, 1960
- Bertrand Blier, *Buffet froid*, 1979



Remerciements, à Alain Resnais, James Joyce et Edgar Morin

